



La migration transnationale des Africains subsahariens au Maghreb.

Mehdi Alioua

► **To cite this version:**

Mehdi Alioua. La migration transnationale des Africains subsahariens au Maghreb. : L'exemple de l'étape marocaine.. Maghreb-Machrek, Eska, 2005, pp.37-58. <halshs-00741348>

HAL Id: halshs-00741348

<https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00741348>

Submitted on 12 Oct 2012

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

La migration transnationale des Africains subsahariens au Maghreb.

L'exemple de l'étape marocaine.

ALIOUA Mehdi*

1- La migration transnationale des Africains subsahariens se superpose aux circulations locales et se greffent aux mobilités internationales à partir du Maghreb

L'ensemble maghrébin est traversé par des dynamiques migratoires transnationales dont les configurations et les populations qu'elles mobilisent font l'objet depuis une décennie de fortes recompositions, impliquant non seulement les populations maghrébines mais aussi des populations étrangères originaires en majorité d'Afrique subsaharienne¹, particulièrement d'Afrique de l'Ouest. Celles-ci espèrent subvenir à leurs besoins en utilisant la circulation et la dispersion dans l'espace, et plus concrètement, en majorité, espèrent pourvoir *passer* et circuler en Europe à partir du Maghreb. Face aux fermetures progressives des frontières de l'U.E, elles reconfigurent à partir du Maghreb, les formes, les temps et les territoires de la migration en cherchant de nouvelles destinations mais aussi de nouvelles manières de contourner les contraintes territoriales, les frontières et les injonctions des Etats-nations.

Les dispositifs que ces circulations produisent s'appuient concrètement sur des réseaux sociaux, plus ou moins formels, plus ou moins organisés, mais qui présentent la particularité d'articuler, sur des espaces distants, des jeux d'acteurs en interaction avec des environnements différenciés et induisant des *rencontres* d'un nouveau genre. Celles-ci montrent combien cette *altérité* introduite « par le bas » au Maghreb, par des populations en constantes mobilité, agit sur les sociétés locales. La transgression, involontaire ou assumée, des acteurs de cette migration transnationale vis-à-vis d'un certain nombre d'ensembles sociaux et de constructions territoriales, juridico-politiques ou normatives, produit au niveau des acteurs du fait migratoire comme au niveau des Etats-nations et des populations qui les

* A l'époque (2005) doctorant en sociologie, au Lisst-Cers, UMR CNRS 5193, Université de Toulouse le Mirail.

¹ Il n'y pas que les Africains subsahariens qui tentent de passer en Europe par le Maghreb. Par exemple au Maroc, on retrouve des Africains du Nord, Egyptiens, Algériens, Tunisiens ; des Moyen-orientaux et des Asiatiques, Palestiniens, Irakiens, Kurdes, Pakistanais, Indiens, Bangladais, Chinois ; et même depuis peu, des latino-américains. Mais se sont les Africains subsahariens (et évidemment les Marocains) qui, pour le Maroc, ont ouvert la voie, et ils restent encore, de très loin, les plus nombreux. Pour plus de précision voir, Mehdi Alioua, *La migration transnationale des Africains subsahariens*. Mémoire de DEA de Sociologie ss la dir. de A. Péralva et A. Tarrus, Université Toulouse le Mirail, 2004.

voient passer et s'installer, de nouveaux rapports sociaux, notamment dans la renégociation permanente « des règles du jeu »². Ainsi au Maroc³, certaines franges ou milieux exposés à la présence des *trans-migrants* subsahariens (donc de l'altérité), traitent et intègrent les phénomènes de leur présence, de leur passage et de leur installation plus ou moins temporaire, à partir de valeurs sociales inédites. Le désir de mobilité, l'envie de l'ailleurs, le rêve de l'Europe idéalisée et l'« aventure » autant que le sentiment d'être les « laissés-pour-compte » de leur pays et de l'économie mondialisée, deviennent les bases à partir desquelles se négocie la complémentarité.

Les *trans-migrants* subsahariens s'ancrent dans les sociétés maghrébines en greffant leurs propres mobilités sur celles des populations maghrébines. Leur projet migratoire et leur désir de mobilité se ressemblant, le « savoir circuler » des autochtones et leur soutien, même minimal, deviennent des conditions fondamentales pour cette migration transnationale⁴ qui, en raison des contrôles et des répressions d'Etat, ne pourrait se réaliser pour ces acteurs qu'en trouvant des « entrées » parmi les populations locales. Ces trans-migrants savent se glisser dans les interstices laissés en friche par les Etats et les marges que les populations autochtones ont su négocier localement. Les réseaux transnationaux que nous observons associent, au-delà des souverainetés territoriales et des allégeances traditionnelles aux Etats-nations, des acteurs aux origines diverses, ayant les mêmes intérêts, les mêmes valeurs ou les mêmes buts. L'ébranlement du principe de territorialité redonne ainsi à l'individu et au groupe ce qu'il fait perdre à l'Etat et à la nation⁵. Du Sahara à la Méditerranée, cette migration transnationale à travers le Maghreb étale les réseaux et relie socialement et humainement les espaces en établissant des étapes que je décrirais plus bas.

² Par référence à l'Ecole de la Négociation et tous ceux qui s'interrogent sur la régulation sociale et sur les situations d'actions collectives dans lesquels des individus, aux logiques d'action hétérogènes, négocient leurs activités réciproques, dans des relations sociales innovantes ou alternatives. Lire à ce propos, Reynaud J-D., *Le conflit, la négociation et la règle*, Octarès Editions, Toulouse, 1999 ; et aussi du même auteur, *Les règles du jeu. L'action collective et la régulation sociale*, Armand Colin, Paris, 2000.

³ Pour cette étude, je me base sur une enquête ethnographique de six mois menée dans tout le Maroc, mais dont la ville de Rabat constitue un pan très important. J'ai rencontré 87 migrants subsahariens et obtenu une douzaine d'entretiens biographiques. Comme cette migration transnationale se produit effectivement dans une certaine forme de « clandestinité » qui ne permettrait pas aux méthodes d'investigations classiques d'être productives, et même si mon analyse est bien sociologique, mon approche empirique ressemble plus à l'enquête ethnologique : observation participante, journal de terrain, description ethnographique, entretien biographique, etc.

⁴ Si nous insistons sur le terme *transnational*, c'est pour accentuer le fait que ces nouvelles configurations migratoires sont le résultat de l'établissement de réseaux sociaux transversaux aux Etats-nations qui permettent à ces acteurs de circuler dans et à travers ceux-ci malgré leur volonté unilatérale de contrôle du territoire et de contrôle social issus de l'appropriation de l'espace.

⁵ Ariel Colonomos (dir.), *Sociologie des réseaux transnationaux*, L'Harmattan, Paris, 1995.

En effet, depuis les années 1990, des dizaines de milliers de migrants subsahariens se retrouvent chaque année au Maghreb, souvent « irrégulièrement », avec, pour la plupart d'entre eux, comme projet migratoire commun de *passer* en Europe. Une fois le Sahara franchi, ils s'introduisent et se re-localisent collectivement, dans les espaces régionaux et nationaux du Maghreb, circulant d'un pays à l'autre en jouant avec les différentes approches que ces Etats-nations ont du phénomène⁶. Une fois partis de chez eux avec un projet migratoire plus ou moins individuel, ces *trans-migrants* circulent peu à peu collectivement, contournant et instrumentalisant les cadres législatifs et les frontières des Etats-nations qu'ils traversent. Par leur mobilité, ils connectent, par du lien social, des espaces différenciés en balisant les routes migratoires qu'ils empruntent, toujours plus nombreux, par des *étapes* dans lesquelles ils se réorganisent. Depuis leur départ, ils passent systématiquement d'un endroit à un autre. Ils échappent ainsi, en partie, au contrôle de l'Etat et aux rapports de pouvoir qui lui sont ordinairement associés, relevant de plusieurs espaces de régulation et superposant sur ceux-ci, au rythme des circulations, les leurs : des *territoires circulatoires*⁷.

Une fois au Maroc, après avoir traversé le Sahara et avoir passé la frontière algéro-marocaine au nord-est depuis Maghnia, ils se réorganisent en se répartissant tout le long du nord marocain, sur la côte méditerranéenne, avec une concentration forte à Tanger et à proximité des villes de Nador et de Tétouan. Ils tentent alors de passer directement par voies terrestres dans les enclaves espagnoles de Sebta et Melilla⁸ car c'est la voie clandestine la moins

⁶ Par exemple, les Maliens n'ont pas besoins de visa pour traverser l'Algérie, ni les Sénégalais pour le Maroc, à la condition qu'ils ne séjournent pas au-delà des temps impartis par chacune des législations. Ce qui pousse alors de nombreux subsahariens qui se trouvent au Mali à « acheter » des passeports de nationalité malienne pour passer en Algérie ; et pour ceux qui se trouvent au Maroc à « louer » des passeports Sénégalais afin de ne pas se faire arrêter lors d'un contrôle de routine. Autre exemple, les migrants « irréguliers », arrêtés sur le territoire national marocain puis confondus par la justice marocaine, sont expulsés en Algérie à partir de l'extrême nord-est du Maroc mais sans l'autorisation ni la coopération des autorités algériennes. Ils se retrouvent alors dans les environs de Maghnia et font tout pour repasser la frontière dès qu'ils le peuvent, ce qui arrange les autorités algériennes qui ne savent que faire avec ces populations.

⁷ A. Tarrus, *Les Nouveaux cosmopolitismes*. L'Aube, Paris, 2000.

⁸ Sebta (Ceuta en espagnol) et Melilla, sont des anciens territoires marocains occupés par l'Espagne depuis l'époque de la colonisation, jamais rétrocédés au Maroc, et qui font donc partie de l'espace Schengen. Ceux qui arrivent à *passer* dans ces enclaves se trouvent pour la plupart placés dans des centres de transit. Ils attendent alors patiemment que leur sort soit « traité » par les autorités espagnoles : refoulés au Maroc, ils tenteront encore le *passage* autant de fois que possible, ou « libérés » et « livrés à eux-mêmes » avec une sorte de « laissez-passer » et une invitation à quitter le territoire, ils rejoignent régulièrement le continent européen et se diffusent dans l'espace Schengen. Ils ont généralement un à trois mois pour quitter de leur propre chef le territoire national espagnol. Le « jeu » des autorités Espagnole n'est pas toujours très claire, mais ce qui nous importe, c'est que les trans-migrants subsahariens le savent et l'instrumentalisent : l'Espagne à besoin de main d'œuvre (et indirectement l'U.E qui profite des marchandises bon marché produites grâce à une main-d'œuvre très peu coûteuse) peu qualifiée et corvéable à merci (notamment dans les serres du sud andalou, à Almeria et El Ejido),

dangereuse pour atteindre l'U.E. Ceux qui se trouvent à Tanger tentent le passage par la mer, en traversant sur de petites embarcations, les fameuses « pateras », le détroit de Gibraltar avec tous les risques que cela comporte. D'autres tentent de passer par l'Atlantique, à partir des côtes maritimes du sud marocain, vers les îles des Canaries. Ils espèrent comme leurs homologues marocains rejoindre les rives espagnoles et au-delà l'Europe. Ceux qui restent dans le nord du Maroc espèrent *passer* le plus vite possible. Ils n'ont généralement pas beaucoup de moyens financiers et n'ont qu'une obsession : quitter ce pays au plus vite avant de se retrouver dans la misère. Mais en attendant de tenter le *passage* ou après l'échec de ce dernier, ils doivent se réorganiser dans un endroit sûr et stable où ils pourront vivre le temps de redéfinir leur projet migratoire et de reconstituer un petit capital. C'est ainsi que des camps de fortunes se sont établis au fil du temps dans les forêts du nord, suggérant à l'observateur une grande précarité, certes, mais également une structure organisationnelle et une solidarité inter-migrants impressionnantes.

Ils s'organisent dès lors en *collectif* en se fondant sur leur complémentarité, sur leurs points communs : leur nouvelle identité d'« aventurier »⁹, de « clandestin ». Ces individus se reconnaissent en effet, entre eux, à l'intérieur d'un espace qu'ils traversent au cours de leur migration transnationale car ils créent peu à peu, au fil des circulations, une histoire commune, une « aventure » : leurs projets migratoires se ressemblent et les rassemblent. Malgré la diversité des appartenances nationales et socioculturelles, la coopération devient le seul moyen de faire face à l'adversité. Les stratégies de passages individuels se redéfinissent alors collectivement. Par exemple, lorsqu'ils prennent la décision « d'attaquer le grillage »¹⁰ pour passer à Sebta à l'aide d'échelles qu'ils ont eux-mêmes confectionnées, le « bureau politique » élu, ou autoproclamé, pour diriger le collectif, désigne d'un côté ceux qui devront faire diversion afin de mobiliser les autorités frontalières sur un ou plusieurs points, avec même parfois la « mission » de se faire prendre, et d'un autre ceux qui pourront *passer*. En se

et pour les trans-migrants c'est une possibilité de plus pour *passer* en Europe à partir du Maroc, et ils ne manquent pas de diffuser cette information tout le long du réseau. Pour eux c'est une formidable opportunité, car ils n'ont pas vocation à se fixer dans ces lieux de misère et d'exploitation. Ils conçoivent les étapes dans lesquelles ils se re-localisent comme des moyens de se réorganiser, comme des transitions et non pas comme une finalité, un territoire dans lequel il faudrait absolument s'intégrer. Alors, ils n'hésitent pas à utiliser cette région comme un tremplin pour leur trans-migration.

⁹ L'« aventure » ! C'est ainsi qu'ils nomment eux-mêmes leur migration.

¹⁰ C'est ainsi qu'ils nomment le fait d'escalader à l'aide d'échelles les hauts grillages que l'U.E et l'Espagne ont édifiés le long des frontières terrestres de Sebta et de Melilla, enclaves espagnoles encastrées dans le territoire national marocain.

confrontant entre eux, ces trans-migrants adoptent une position collective et en coopérant ils apprennent par l'expérience, des autres, puis par la leur, à passer les frontières.

En entrant en relation avec d'autres trans-migrants, comme avec certains autochtones, qui ont une expérience personnelle ou collective de la migration transnationale, en échangeant des services, des informations et en se racontant leurs projets et leur périple, ils définissent une certaine identité spécifique qui va leur permettre de développer une conscience collective et également des compétences sociales. Savoir *passer* les frontières, par exemple, est un savoir qui s'élabore progressivement et qui s'expérimente collectivement durant les étapes. Ces étapes sont aussi un intermède entre un ensemble dans lequel ces trans-migrants veulent passer et celui où ils sont. Et c'est le *réseau* qui permet de faire la jonction entre les étapes en obtenant des informations sur les espaces qu'ils comptent traverser et la manière de rentrer en contact avec les collectifs qui s'y trouvent et qui sont susceptibles de les aider. C'est grâce au *réseau* que cette migration transnationale est possible : c'est la structure relationnelle qui permet d'orienter le projet migratoire et les trajectoires qui en découlent en nouant des relations déterritorialisées. C'est une boussole, car les trans-migrants qui passent d'un espace de régulation à un autre, indiquent à ceux qui suivent comment réussir ce *passage* en se basant sur leurs propres expériences, nouant ainsi des relations déterritorialisées. Mais cela suppose que les signes balisant les routes soient reconnaissables par tous, c'est-à-dire qu'une identité collective rapproche socialement tous ces individus et permettent aux acteurs d'interpréter les codes qu'ils élaborent. Tous ces signes sont en effet, le résultat d'une multitude de relations sociales qui, liées les unes aux autres, non seulement forment des réseaux sociaux qui s'établissent transversalement aux nations, le long des routes migratoires, étapes par étapes, mais également leur confèrent une identité spécifique : ces « aventuriers » sont des « nomades modernes ».

Car, ainsi distribuées, de telles informations sur la route à suivre contribuent à l'acquisition d'une des dimensions du savoir-faire nomade : instituer des circulations en repérant des routes déjà existantes ou en en dessinant de nouvelles pour pouvoir y circuler, y repasser ou faire passer ceux qui suivent. Durant le rythme incessant des circulations, les routes migratoires sont balisées socialement : comme le Petit Poucet, ils sèment des indices afin que d'autres puissent les reconnaître et en profiter. Ces trans-migrants ont effectivement dû traverser un grand nombre d'espaces et de territoires. Ils n'ont pas simplement traversé des frontières nationales : pour *passer* d'un pays à un autre, ils ont dû *passer* du *dehors* au *dedans* pour s'introduire à l'intérieur des ensembles qui constituent une nation dans sa diversité, faisant à

chaque fois la problématique expérience de l'*altérité*. Ils ont dû filtrer à travers différentes cultures, diverses mœurs et modes de vie, différents types d'organisations sociales et politiques. Et pour cela ils ont dû apprendre à *passer* d'un espace social à un autre, étalant leur *territoire circulatoire* et tentant de faire du Maghreb un espace de circulation leur permettant de réaliser leur *projet*. Comme ils passent sans cesse d'un espace à un autre, ils sont confrontés avec l'étrangeté, la nouveauté, l'instabilité : ils ne maîtrisent pas ce qui se passe dans les nouveaux espaces qu'ils traversent. C'est bien le contraire de l'habitude, de l'*habitus* lié à un territoire avec l'organisation d'un espace commun. Perdus, étrangers dans les sociétés dans lesquelles ils s'ancrent durant un certain temps, ils s'orientent comme ils peuvent, grâce notamment à leur projet qui permet une proximité sociale avec les autres trans-migrants et les autochtones qui partagent certains aspects de leur *projets* : la mobilité, la volonté de réussir malgré les épreuves, une envie de l'ailleurs, *passer* en Europe, découvrir de nouvelles choses, être acteur de sa vie.

2- Projet migratoire, passage et savoir-circuler : une certaine envie de l'ailleurs

2-1- Le projet migratoire

Au-delà des raisons objectives de chômage, de misère ou de conflit armé, déjà évoquées par de nombreux chercheurs, il nous paraît intéressant d'analyser ici les dimensions subjectives produites par une telle migration transnationale. D'une part, cette trans-migration ouvre les horizons et propose d'autres types de rapports sociaux : en élargissant le cercle des connaissances qui peuvent devenir des cercles d'entraide, en faisant rencontrer des individus qui ne sont pas issus du même espace social, elle rend possible l'inattendu et l'altérité.

D'autre part, il y a la volonté de prendre leur destin en main et de refuser de subir le système dans lequel ils ne trouvaient plus leur place. Ce qui se dessinait le long des entretiens et des observations c'était surtout la notion de *projet migratoire* qui se fondait peu à peu dans un *projet de vie*. D'ailleurs, c'est comme cela qu'ils qualifient eux-mêmes leur trans-migration : « Je vais chercher ma vie », « c'est l'aventure », « nous, nous sommes les vrais aventuriers du XXI^{ème} siècle ! ». Leur trans-migration est le résultat d'un projet dans le sens de l'image d'une situation que l'on espère atteindre, c'est à dire tout ce par quoi les personnes tendent collectivement ou individuellement à modifier le monde qui les englobe, ou eux-mêmes et leur position dans cet environnement. Il apparaît alors qu'ils se réalisent en tant qu'acteurs de

leur vie en se dotant d'un projet migratoire qui devient, en cours de migration, un projet de vie. Leur vie c'est la migration. Même si tous ne s'en rendent pas compte, depuis le départ leur vie est menée par la mobilité. Grâce à cette mobilité, les problèmes passent au second plan, car durant leur voyage ils réalisent la première partie de leur projet, migrer. A chaque étape ils se rapprochent de plus en plus de leur objectif et ils réajustent en même temps leur projet. Ils sont partis aussi pour être libres d'une société où ils se sentaient à l'étroit ou en danger. Le fait de décider de partir envers et contre tout, c'est aussi faire partie de ceux qui prennent leur destin en main. La mobilité devient une réalisation *en soi* et une réalisation *de soi* : c'est leur nouvelle identité, celle des « aventuriers » qui ne se sont pas « laissés faire » et ont tenté l'ascension de la « montagne Europe ».

Ainsi, à défaut de mobilité sociale, ils espèrent réaliser, grâce à leur mobilité spatiale, leur désir d'ascension sociale. Ils établissent, peu à peu, un espace de circulation qui devient alors, par la force des choses, un mode opératoire de leur projet migratoire. Car en attendant de passer en Europe et de concrétiser leurs rêves, il faut bien qu'ils vivent dans les sociétés où ils sont et dans lesquelles ils circulent sans cesse à la recherche de solutions pour réaliser leur projet. Dès lors, le sentiment que les trajectoires migratoires tendent à se confondre produit un processus identitaire : venir d'un même endroit, passer par les mêmes espaces, circuler sur les mêmes territoires avec les mêmes pratiques pour se diriger vers les mêmes lieux, bref avoir le même projet, c'est faire partie du même mouvement historique. Malgré toutes les épreuves, et peut-être même parce qu'ils ont traversé toutes ces épreuves, ils gardent le rêve d'une existence meilleure. « J'aimerais aller au Canada à partir de l'Espagne, me marier et vivre tranquille. J'ai suffisamment souffert, je ne veux penser qu'à l'avenir » témoigne une jeune nigériane. « Même si je dois y laisser la vie, je veux tenter le voyage. (...) c'est dur oui, mais je poursuis un vrai but. ». Leur détermination est inébranlable.

L'« aventure » est un jeu risqué, mais ils l'acceptent parce que leur projet est plus fort que la crainte. « Nous savons ce qui nous attend en cours de route. Mais, nous, nous sommes déjà morts ici ! Alors mourir physiquement pour une cause ne nous effraie pas plus... C'est la seule chance que nous avons et il faut la tenter ! » racontent des jeunes Maliens. Tout le long du parcours, des embûches sont là, se dressant devant eux comme pour mettre leurs projets à l'épreuve. Et c'est en les surmontant qu'ils se reconnaissent entre eux car ils se racontent toutes ces histoires sur leur parcours ou ceux de leurs compagnons. Ils racontent les difficultés

qu'ils ont endurées, les morts qu'ils ont enterrés, mais aussi les moyens qu'ils ont mis en oeuvre pour s'en sortir et ceux qu'ils espèrent pouvoir mettre en oeuvre dans un futur proche..

2-2- Le *passage* comme réalisation du projet migratoire

Le *passage* de la frontière, de toutes les frontières, culturelles, sociales, territoriales, linguistiques, nationales etc., est au centre de leur projet migratoire. Et il y a une figure récurrente et très controversée qui permet de faire traverser les espaces, de faire passer les frontières: les passeurs. Les passeurs subsahariens dont je parle ici s'organisent autour du réseau et la différence fondamentale avec la conception que l'on se fait des « filières clandestines » dans les médias, c'est qu'ils sont eux-mêmes des migrants. Ils ne se structurent pas comme des *appareils*, ils n'entretiennent pas un rapport d'extériorité avec les autres migrants qu'ils font passer : à leurs yeux, ce n'est pas un public ou une clientèle mais des compagnons de route. Ils ne se considèrent pas comme une organisation qui délimiterait le dedans et le dehors mais comme des médiateurs. Eux-mêmes ont bénéficié des services d'autres passeurs. Ceux qu'ils aident en retour ne sont pas étrangers au réseau mais font partie intégrante de ce dernier. De plus, ils ne font pas seulement passer aux autres les frontières physiques, ils leur font passer les frontières sociales. Ils permettent aux nouveaux venues de se réorganiser et d'identifier les frontières sociales en s'adaptant aux normes et valeurs qui ont cours dans ces espaces. Ainsi en est-il de l'introduction en ville qui est en soi un passage et qui concerne un grand nombre. Il est nécessaire d'identifier un quartier où pouvoir se loger sans difficulté et sans risque de produire un rejet des autochtones et d'assimiler la manière de circuler d'un espace de la ville à un autre et de se comporter. Il faut savoir comment, où et quand pouvoir se promener et faire ses courses. Ces passeurs ne font pas que faire traverser des espaces. En informant de la manière de vivre et des comportements à suivre, ils introduisent dans ces espaces. Certains d'entre eux nomment cela « resocialiser ». Ceux qui ont ce savoir faire deviennent peu à peu, au fil de leurs expériences et de leurs circulations, les têtes de pont des réseaux. Mais au préalable, ils passent par plusieurs statuts, et le plus important est celui de « chairman » notamment.

Le « chairman » est une sorte de responsable d'un ou plusieurs collectifs. Il doit sa position à son expérience et à la connaissance de l'environnement social dans lequel il se trouve, et à son « savoir-circuler ». Il s'entoure généralement d'un « bureau politique » dans lequel les rôles

de chacun sont définis, comme celui de « trésorier » par exemple. Le chairman est un *migrant-passeur* : il fait partie du monde des trans-migrants, il a été introduit dans l'espace qu'il fréquente, il a hérité des expériences et des réseaux relationnels de ceux qui étaient là avant lui, et à son tour il « resocialise » les nouveaux arrivants. Il a cette formidable capacité de jouer sur plusieurs espaces. Il prête ses services et les fait partager à d'autres : c'est un médiateur, non seulement entre les nouveaux migrants et les collectifs, mais également entre les nouveaux arrivants et le territoire dans lequel il les introduit. Ses « services » font souvent l'objet d'une transaction financière. Mais même lorsque c'est le cas, ce n'est qu'un moyen de subsistance qui se négocie constamment. C'est un moyen économique totalement *encastré* dans le social. A tel point qu'il n'y a pas systématiquement de paiement financier. De plus, la transaction peut s'effectuer plus tard, au cours de services ou d'aides financières pour lui-même ou pour le collectif lorsque qu'il en aura besoin. Cette dette engendrée par les nouveaux arrivants permet l'échange et la solidarité. Ainsi, en attendant de passer dans un nouvel ensemble, ces trans-migrants se réorganisent collectivement et tentent, avec plus ou moins de succès, de tirer profits de l'étape dans laquelle ils se trouvent, afin de faire face à l'adversité et de redéfinir leur projet migratoire individuel. Les *collectifs* « d'aventuriers » qui s'organisent afin de contourner les contraintes et afin de survivre dans ces espaces nous montrent la détermination de ces trans-migrants.

3- Le Maghreb face à de nouveaux réseaux migratoires transnationaux : de l'altérité au cosmopolitisme. L'exemple de l'étape marocaine.

3-1- Les trans-migrants profitent des marges que les populations autochtones ont su négocier localement

La capacité des trans-migrants à s'introduire dans des nouveaux espaces dépend de celle de créer du lien avec d'autres trans-migrants comme avec les autochtones qu'ils croisent et dont le soutien est précieux. Soutien qui se traduit le plus souvent en complémentarité économique : les Touaregs qui leur font traverser le Sahara en échange d'argent, les marocains modestes qui leur louent ou sous-louent une chambre dans les quartiers populaires des grandes villes, les entrepreneurs ou particuliers qui les embauchent temporairement pour des petits boulots, les pêcheurs qui profitent de l'occasion pour leur faire passer le détroit de Gibraltar ou aux Canaries etc. Mais d'autre fois, il se traduit aussi en solidarité et en coopération : mariage, réseau de passage mixte mêlant autochtones et trans-migrants,

association commerciale etc. Le Maroc en particulier, mais aussi les autres pays du Maghreb, deviennent par ces superpositions de circulations, celle de leurs propres citoyens et celles de populations étrangères hétéroclites qui transitent par leur territoire, et par les interactions qu'elles induisent, une noria, un pôle migratoire, un espace transnational de circulation relié au monde, où certaines règles sont constantes et d'autres continuellement renégociées : des espaces en friches, des marges négociées localement et des interstices apparaissent çà et là, redéfinissant nécessairement les rapports sociopolitiques que cet ensemble régional entretient en son sein comme avec son environnement immédiat, l'Afrique et l'Europe.

Au Maroc, les collectifs de trans-migrants subsahariens se situent essentiellement dans les quartiers populaires des grandes villes, ou dans le nord du pays. Ce sont principalement les régions dites « enclavées » ou les quartiers dit « défavorisés » ou « désaffectés » qui intègrent le plus ces populations migrantes, et ce n'est certainement pas le fait du hasard : les marocains qui vivent à l'étroit dans ces espaces ont aussi une relation particulière avec la migration. Ils ont déjà migré, eux-mêmes ou un proche. Sinon, ils rêvent pour la plupart de le faire et l'Europe est une destination qui fascine. Au Maroc, mais aussi dans d'autres espaces du Maghreb, les trans-migrants savent se glisser dans les interstices et se greffer aux marges de manœuvre que les populations locales ont su négocier et profiter alors des fluctuations des règles et des cadres législatifs institués par les pouvoirs centraux, ainsi que des perméabilités des frontières. Écoutons Modeste, un jeune Congolais, marié et père de deux enfants qui l'attendent en France, raconter comment il est arrivé à Alger puis comment il est *passé* à Rabat.

(...) Nous sommes restés en Algérie (à Alger) et curieusement comme on nous avait dit, « il y a des jobs là-bas »: tu travailles le matin, le carrelage, le « manutentionnel », et tout ça, il y a beaucoup de travail, chaque matin tu as un travail, on te donne... on était rémunéré je crois 10 à 15 euros par jour, si tu trouves deux bons jobs. Oui, il y a des fois par jour tu peux trouver deux jobs. Tu travailles de 9h à 12h et jusqu'à l'après midi parce qu'il y avait un coin là, on se pointait, on l'appelait tous : Abdel Ibrahim. On se pointe là-bas et il y a des grands messieurs qui venaient, qui disaient « bon j'ai des jobs », bon parfois on déchargeait les containers, et parfois on faisait les maçons, on faisait tout ! Tout, tout : on faisait la maçonnerie et tout ça. Moi j'ai fait les déménagements, il faut chercher les affaires de quelqu'un au 5^{ème} étage par exemple et l'amener en voiture, puis re-décharger. C'était assez pénible, c'était un travail de deuxième mi-temps, on m'a payé 8 euros. Et j'ai encore un travail d'aide maçon...et puis c'est comme ça, chaque jour il y avait du boulot. Tu peux facilement faire une petite économie. Bon moi, comme je ne dépendais pas de ce job, je dépendais de ma femme et de mes petites sœurs qui sont en Europe, elles m'ont envoyé encore l'argent et de là on m'a dit où quitter Algérie et entrer clandestinement au niveau du Maroc, il vous faut euh...150 euros. Alors, qu'est-ce qui se passe là-bas, il y a des amis Congolais et des amis d'autres pays que j'ai rencontrés au cours du voyage ou qu'on m'en a parlé, qu'on appelle communément des « guides »...des

« guides » oui qui travaillent seul ou pour un « clan ¹¹ » avec un chairman et tout et tout... Ces « guides » là, qui m'ont aidé, et bien ils y en a qui sont mariés avec des marocaines ! Et qui vivent là-bas comme des marocains ! Ouais !..., tu lui donnes de l'argent et il t'amène jusqu'au niveau de, euh... jusqu'au fin fond de la dernière ville d'Algérie, qu'on appelle Maghnia. Et à partir de Maghnia, là, il vous faut un deuxième « guide » mais ils se connaissent avec les premiers... ça peut être des marocains et même des congolais ou algériens ou autre quoi ! Ils connaissent la frontière...la frontière c'est comme chez eux, alors tu passes tranquillement. Oui, ces « guides » là, maintenant, ils vous font traverser jusqu'à Oujda ou à côté. Et de là, il y a des amis qui viennent maintenant de Rabat, qui nous envoient des cartes de séjour avec une petite trace de ressemblance.... on te guide seulement, par téléphone : « va à la gare routière, et de là tu vas prendre le transport... » et tu arrives à Rabat. Alors quand tu arrives maintenant au niveau de Rabat, de *Kamra*, tu descends à la gare routière, automatiquement tu prends le taxi et tu dis au taximan de t'amener ici, à la cité universitaire internationale, et dès que tu arrives ici, c'est une connexion, tu vois quelqu'un, qui est là qui s'est pointé, qui vient te prendre, et il te prend alors il t'emmène chez les clandestins qui sont ici, et de là on t'installe momentanément, et quand toi tu auras encore ton argent que tu reçois, tu cherches alors un logis. Et il faut que les gens ici t'aident, les frères comme on s'appelle. C'est facile ici, donc tu prends la carte de quelqu'un, c'est facile, tu peux photocopier ça, tu te promènes avec et tu montres au bailleur, il te donne un logis. Les marocains d'ici ils sont gentils...enfin ils veulent surtout l'argent (rire)... mais ils ne nous font pas de *machakil*¹² (rire). (...). Ils nous comprennent... c'est pas facile pour eux aussi. (...)

Le Rif (région du nord du Maroc, frontalière avec l'Algérie, avec une forte identité socioculturelle) comme le Sahara, sont des régions animées depuis les Indépendances des pays du Maghreb par des vellétés sécessionnistes. Ces régions ont connu des périodes de guerres civiles et de dures répressions étatiques. Les populations locales se sont aménagés au fil du temps, chacune à leur manière, avec plus ou moins de cohérence collective et de réussite, des marges de manœuvres en dehors des contrôles et des injonctions des Etats centraux : les Touaregs qui ont de tout temps acheminé des marchandises et des convois de part et d'autre du Sahara, continuent de le faire en dehors des règles édictées par des Etats centraux lointains. Les pêcheurs Rifains du nord du Maroc acheminent parfois de la contrebande ou même du haschich pour subvenir à leurs besoins, haschich qui est produit dans cette même région malgré les répressions. Certains habitants du nord-est, dont les familles et les terres ont été arbitrairement séparées aux Indépendances du Maghreb par la frontière algéro-marocaine, vendent de l'essence algérienne en contrebande aux Maroc et des fruits et légumes (ou d'autres produits) en Algérie. Non seulement les *territoires circulatoires* qu'établissent les trans-migrants subsahariens ne rentrent pas en concurrence avec ces marges, mais bien au contraire. Il y a une évidente complémentarité : ces populations, en parties

¹¹ C'est ainsi qu'il nomme les *collectifs* d'entraide dont j'ai rapidement décrit la forme et le fonctionnement plus haut. D'autres les appellent « communauté » et nomment le « président », « chairman », mais tous ces *collectifs* se ressemblent, quelques soit les nominations.

¹² Ce qui signifie « problème » en arabe.

réfractaires à l'autorité et au pouvoir central, ont le sentiment commun que le détournement occasionnel « de la règle » et l'aménagement d'espace « en marge », leur permettront de réussir leurs ambitions socio-économiques et leur permettront d'être les acteurs de leurs destins en dehors des injonctions d'Etat et des cadres de socialisations identitaires et législatifs institutionnalisés nationalement.

Autre exemple, celui des relations avec les habitants des quartiers populaires des grandes villes, comme Rabat ou Tanger, qui sont très majoritairement issus des migrations intérieures et des exodes ruraux qui rythment l'histoire du Maroc depuis plus d'un siècle. En effet, depuis la colonisation puis l'Indépendance, l'industrialisation et les différentes réformes politiques et économiques ont entraîné d'énormes bouleversements socio-économiques et socio-spatiaux dans l'organisation de la société marocaine, particulièrement avec la venue massive de migrants de l'intérieur qui tentèrent, et qui tentent encore aujourd'hui, leurs chances dans les grandes villes, les transformant durablement par leur venue. Le fait de trouver aujourd'hui, des trans-migrants subsahariens qui font une étape au Maroc, dans les quartiers populaires de Rabat, ne s'explique pas seulement par des raisons économiques. Non seulement il y a dans ces quartiers une énorme proportion de jeunes marocaines et de marocains qui rêvent de migrer en Europe, mais, en plus, ces quartiers, notamment la commune de Yacoub El Mansour, ont toujours accueilli des « clandestins » à la ville. Ils abritent aujourd'hui des « clandestins » étrangers, comme ils l'ont fait avec les « clandestins » nationaux issus de l'exode rural s'entassant dans des bidonvilles avec l'espoir d'améliorer leur quotidien. Il faut retenir que les autorités coloniales françaises procédaient régulièrement à des rafles à Rabat, dans la commune de Yacoub El Mansour, pour empêcher l'implantation de ces ruraux « indésirables » et qu'après l'Indépendance, les autorités marocaines ont parfois reproduit la même ségrégation et les mêmes méthodes.

Les habitants de ces quartiers, « pauvres » économiquement et ségrégués socialement, sont originaires de tout le Maroc. Ils sont habitués non seulement à la ségrégation et à une certaine forme d'exclusion et, comme les trans-migrants, doivent aussi traverser des frontières pour accéder à la ville « moderne »; mais ils sont également habitués à la mise en présence d'individus et de groupes aux origines divers mais qui se ressemblent par leur situation migratoire et par le sentiment de « clandestinité ». Ils sont habitués à la mobilité, à l'aménagement de marges et à la coopération entre populations aux origines diverses. Comment ne pas voir alors de points communs avec le parcours de ces trans-migrants venus « chercher la vie » comme ils le disent, dans les grandes villes modernes capitalistes. Ils sont

montrés du doigt, pourchassés même, et expulsés. Pourtant ils s'adaptent, ils contournent les dispositifs et on remarque sans cesse une densification de leur présence. Les trans-migrants subsahariens ressemblent à certains habitants de ces quartiers, car malgré leur étiquette de « clandestins » et d'« indésirables », en élaborant des projets migratoires pour pallier à ces assignations, en traversant toutes les frontières qui dans leur esprit les séparent des espaces de la réussite socioéconomique et du développement, ils tentent d'être les acteurs déterminés de leur destin.

Entre rejet et fascination, les marocains qui vivent à l'étroit dans ces quartiers populaires sont impressionnés par le parcours de ces nouveaux venus. Impressionnés par les routes qu'ils ont prises pour arriver jusque là, ainsi que par leur facilité à s'adapter à leur mode de vie, à identifier des frontières sociales et à ne jamais les franchir autrement que subtilement, en évitant le contrôle social. Certains marocains apprennent de nouvelles choses avec ces trans-migrants et s'ouvrent ainsi un peu plus sur le monde. Parfois même des « plans » sont élaborés entre marocains et africains de deux ou trois nationalités différentes qui s'entraident pour trouver le meilleur moyen de passer en Europe. Ils s'échangent des conseils, des informations sur ce qu'ils ont pu apprendre individuellement par une personne de leur connaissance ayant déjà tenté le périple ou qui vit tout simplement en Europe et leur donne des conseils sur la meilleure façon de circuler sans se faire attraper. Chacun a sa petite idée sur la question mais en les mettant en commun, ils augmentent leurs chances de réussite. Ils se rencontrent également dans les interminables files d'attentes de la Western Union où ils viennent chercher le mandat envoyé par un proche vivant en Europe leur permettant de subvenir à leurs besoins. Avoir la même stratégie de survie et les mêmes pratiques de solidarité – la dispersion dans l'espace, renforce encore plus cette proximité sociale.

3-2- L'expérience de l'*altérité* constitue-t-elle une forme d'apprentissage ?

L'étape marocaine, avec sa proximité spatiale et socioculturelle avec l'Europe et avec ses villes, offre une escale privilégiée pour ces trans-migrants. Si la proximité géographique facilite le *passage* frontalier, la proximité socioculturelle avec l'Europe, le simplifie d'autant plus : à travers l'influence du mode de vie de plus en plus « occidentalisé » des jeunes marocains et de leur bonne connaissance du monde européen, résultat d'une longue histoire d'échanges humains, commerciaux et culturels entre ces deux ensembles, et à travers leur mode de vie dans les grandes villes marocaines, les trans-migrants découvrent quelques

composantes subjectives de ce qu'ils espèrent trouver en Europe. Pour ne prendre comme exemple que la période actuelle, les multinationales de plus en plus implantées au Maroc et les enseignes lumineuses de la « mondialisation » high-tech donnent l'illusion d'une vie orientée par le progrès et la prospérité commerciale à la mode « occidentale ». De plus, avec plus de 2,4 millions de Marocains résidant dans l'U.E et dont la grande majorité revient annuellement au Maroc, charriant dans leurs valises « un peu de cette Europe », cumulés avec une présence, très importante et omniprésente, d'européens, liée à la coopération, au négoce international et au tourisme, le Maroc a bien une relation privilégiée avec cet objet de rêve qui motive ces trans-migrants subsahariens, l'Europe. Pour ces trans-migrants, c'est l'image « occidentale » du Maroc qui fascine. Quelle que soit l'objectivité de ces représentations, celles qui se cristallisent dans leur imaginaire constituent une sorte de lien de transition avec l'Europe idéalisée. C'est à partir de ce lien qu'ils espèrent faciliter ce *passage*. C'est un cadre matériel qui fournit les éléments essentiels au sentiment de réussite du *passage* et donc du projet migratoire.

Alors, un tel environnement social reposant sur un espace de confluence et un carrefour commerciale et migratoire comme le Maroc, facilite, pour ceux qui savent rendre proche le lointain, l'initiative économique. Dans cette migration transnationale il y a bien des apprentissages nécessaires de transaction et de négociation qui font varier les systèmes d'appartenance selon les situations. Le passage d'un système à un autre se constitue en voies et en étapes à la fois dans la *mobilité* et dans la *spatialisation*. C'est par ce processus que des *compétences sociales* sont acquises par ces trans-migrants durant leur passage et leurs confrontations avec l'*altérité*. Voyons le cas de Modeste :

Moi : Et est-ce que le voyage t'a appris des choses ?

Modeste : Ca m'a développé l'esprit. J'ai beaucoup changé et j'ai appris énormément de choses...je suis plus fort. Par exemple, je suis plus entreprenant, que mes collègues qui étaient restés, voilà pourquoi ça m'a ouvert l'esprit. J'ai même appris l'informatique et tout ça...avec l'Internet, je communique avec des amis en Europe ou au pays...ou même du monde entier. C'est à partir de cet outil là : le voyage...oui grâce à mon voyage. J'ai un e-mail et tout ça même. En Afrique j'ai beaucoup appris. Quand je suis passé par le Nigeria, j'ai remarqué bien des choses et euh, ce sont des choses qui vont me permettre peut-être à la longue, ça va me permettre de retourner faire ça et euh...j'ai remarqué les choses qu'on cherche en Europe surtout au niveau de l'habillement et tout. Il en produise beaucoup au Nigeria, il y a beaucoup d'usines et tout ça, donc si je savais j'aurais pu faire Kinshasa/Nigeria, j'aurais pu avoir beaucoup d'argent au lieu de passer en Europe et tout ça. Et au Bénin aussi j'ai remarqué des « histoires » qui à Kinshasa coûtent deux fois plus chères qu'au Bénin ! Vous voyez, alors comme ma femme a des atouts très avancés au niveau de la couture et du commerce, une fois si j'arrivais, on ferait le tour d'Afrique, on peut facilement amasser des fortunes partout où je suis passé. Et quand je suis arrivé au Maroc en tout cas, ça m'a surpris aussi : des choses qu'on paie 100 euros au niveau de mon pays, ici on peut les trouver à 20 euros, vous

imaginez ! J'ai vu une fois une paire de chaussures que j'ai laissé à mon pays à 300 euros et ici je les ai trouvées à 40 !!! Il y a aussi les modèles Cartier de lunettes, bon pas des Cartiers mais des modèles de Cartiers, chez-nous on vend ça à 50 euros et ici c'est à 10 euros. S'il y a vraiment lieu de faire une connexion tu peux facilement faire beaucoup d'argent. C'est un projet pour moi, j'essaie de rassembler un peu les données, une fois que je serais en Europe. Je sais comment passer la frontière, mais il me faut des appuis. Je vais les trouver en Europe...si Dieu veut...c'est ça, oui.

Ou encore un autre témoignage d'un jeune Camerounais rencontré à Rabat, qui a quitté la capitale avec un diplôme professionnel de carreleur. Il lui arrive parfois de travailler pour des particuliers aisés qui l'emploient « clandestinement » pour réparer ou carreler leur piscine privée. Généralement, il dort sur le chantier et il est nourri. Les salaires, plus que modestes, qu'il en tire, lui servent à vivre durant les périodes sans emploi. Mais il dit être content de son sort et ne veut être en aucun cas, pour l'instant, trop lié à un emploi car il rêve de passer en Europe et pour cela il doit être prêt à tout moment.

Onésime : (...) Le souvenir que j'ai, le souvenir de ce voyage c'est que j'ai conscience que...ça m'a rendu plus intelligent encore et euh, responsable et euh...responsable, intelligent euh...raisonnable. Donc, je me maîtrise « en moi ». C'est ce que, c'est ce qui me manquait au pays, maintenant je comprends de tout mon cœur...je comprends comment est la vie, comment ...je connais aussi comment certains pays euh...le comportement, de plusieurs pays. Où j'ai été, j'ai compris que chaque pays à son comportement. Je ne savais pas ça au Cameroun. Par exemple les algériens sont différents des marocains (...). Bon, mon voyage c'était très dur. J'ai beaucoup dormi dehors, sous les ponts. J'ai eu très peur d'avoir une maladie...avec le froid...mais j'ai toujours gardé ma santé. C'était très dur au début, je comptais sur mes parents. Bon, mais quand j'ai compris que c'était chacun pour soi, si je ne *pass*e pas je ne peux pas vivre...je peux pas vivre. Donc j'ai appris à me débrouiller avec mon cœur. (...) D'autres souvenirs, c'est les pays que j'ai rencontré, hein ...j'ai vu beaucoup de pays, comment ça se passe. Bon, j'ai tout ça dans ma tête. J'ai rencontré beaucoup de gens...beaucoup de gens. J'ai beaucoup d'histoires (silence). Par exemple, je venais de quitter le pays, j'avais encore beaucoup d'argent avec moi, je suis allé à l'hôtel, je me suis marré encore, j'ai vu que la vie c'est pas comme au Cameroun. J'ai trouvé des amis. Je suis passé avec eux au Niger. On a connu des choses là-bas, on a vu comment ça se passait. On a mangé du mouton, parce que c'est le mouton qu'ils mangent surtout. On a connu des filles là-bas, beaucoup de choses. Et puis je suis allé en Algérie...là aussi j'ai connu des filles et des amis, quoi ! Jusqu'à maintenant j'ai une algérienne qui m'écrit, que j'ai connu en Algérie. Jusqu'à maintenant, c'est elle...qui m'écrit souvent, au net. Quand j'ai l'argent, que je veux me distraire, que je veux envoyer un message au pays, je vais au Cyber. Parce que c'est moins cher...Les bons souvenirs c'est que bon...je suis un mec changé, parce que je suis déjà un étranger, déjà un bon souvenir... Parce que bon, je suis quitté de la peau noire à la peau blanche...j'étais habitué à la peau noire, maintenant je me retrouve maintenant la peau blanche...maintenant je suis habitué avec les gens blancs. C'est une différence pour ma vision, quoi. Je suis content d'être un étranger quoi ! A partir d'ici, je suis content. Bon, c'est ça qui me soulage aussi...parce que ça me soulage vraiment l'esprit... (...) Si je rentre en Europe je vais continuer mon métier. J'ai un métier, que je maîtrise bien. J'entre en Europe je continue dans mon métier. Mais si je trouve un métier au Maroc et que je m'en sors, moi je reste. Moi je cherche...ma vie à moi ! Parce que même le dirham c'est beaucoup chez-nous...Parce que 100 DH ici, on l'utilise en quelque temps, la valeur que ça a chez-nous, tu peux en manger pendant une semaine ! Ça ne fini même pas! 100 DH ! Si je vis bien ici, moi je reste ici, je ne bouge pas ! Le Maroc ça me plait bien parce qu'ils sont un peu comme chez-nous. La vie ici

c'est une peu comme chez-nous au Cameroun. On ne te dérange pas, on te laisse tranquille. Mais on s'aide quand même. Tu vis ta petite vie quoi ! (...).

Ces trans-migrants, quasi nomades, toujours étrangers dans les sociétés qu'ils traversent, acquièrent nécessairement dans leur processus de déterritorialisation et de reterritorialisation, d'*engagement* et de *désengagement* dans des relations sociales nouvelles, des savoir-faire et des *compétences sociales*. La capacité des trans-migrants subsahariens à tisser des liens jumelée à celle d'identifier la valorisation des espaces et les normes qui ont cours dans les sociétés qu'ils traversent, nous suggère de visualiser le caractère formateur d'une telle migration. Comme, par exemple, l'apprentissage de nouvelles langues, ou bien la capacité à élaborer des coopérations avec des étrangers et à en tirer un profit pour leur projet migratoire, ou encore le potentiel à élaborer des initiatives économiques. C'est grâce à cela que certains espèrent monter des commerces et des affaires de négoce international. J'ai connu des Congolais qui avaient loué un étal à un épicier dans un quartier de Rabat afin d'y exposer à la vente des produits exotiques qu'ils faisaient venir de Côtes d'Ivoire. Ils avaient l'intention de vendre leurs produits aux subsahariens résidants, travailleurs et étudiants, ou aux trans-migrants qui, en attendant de passer en Europe, s'installent plus longtemps, et même occasionnellement aux marocains en quête d'exotisme. L'idée, c'était de proposer de louer une partie d'une épicerie afin d'y entreposer la marchandise, car l'obtention d'une patente était un investissement trop coûteux, surtout que leur initiative n'avait aucune garantie de succès. Je les ai accompagnés dans leur démarche commerciale lorsqu'ils prospecté les quartiers et les commerçants marocains susceptibles d'être intéressés et lorsqu'ils contactèrent le service commerciale de la Royale Air Maroc afin de se renseigner sur les conditions d'importation. A Rabat, ils visitèrent une vingtaine de boutique. A chaque fois, ils étaient très sérieux et très crédibles, à des années lumières de l'image de « clandestins » que les médias leur « collaient ». Ils avaient cette formidable capacité d'adaptation qui leur permettait de jouer leur rôle avec une crédibilité impressionnante et des arguments commerciaux très convaincant. La majorité des marocains rencontrés furent intéressés par la proposition. Pourtant ils mirent beaucoup de temps à trouver un commerçant prêt à leur louer une surface de vente assez intéressante pour rentabiliser l'investissement. Le but principal d'une telle affaire était de permettre aux trans-migrants de leur collectif se trouvant en difficulté au Maroc d'avoir une source de revenu. Il était prévu de former des personnes, et d'en former

de nouvelles à chaque départ des premières. Ce *commerce ethnique*¹³ devait être un relais social du réseau migratoire.

3-3- Les relations entre les trans-migrants subsahariens et leurs voisins : l'exemple de l'étape à Rabat

Comme nous l'avons vu, de nombreux trans-migrants établissent des collectifs dans le nord du Maroc en espérant passer au plus vite en Europe. Mais d'autres se dirigent vers les grandes villes marocaines. Ils y survivent d'abord grâce aux « sponsors »¹⁴ qui leur envoient des mandats postaux et qui résident en Europe, à l'autre bout du réseau, ou qui sont dans le pays d'origine et investissent dans la dispersion spatiale en soutenant un proche qui migre. Ils survivent également grâce à la solidarité du collectif dans lequel ils se trouvent, ou celle d'ONG¹⁵, ou même celle de marocains¹⁶. Ils implantent alors dans les grandes villes des *collectifs* de trans-migrants qui leurs permettent de survivre en attendant d'élaborer d'autres stratégies de *passage* ou même de redéfinir leur projet migratoire. Écoutons Modeste, jeune Congolais, nous parler de la manière dont il organise le quotidien au Maroc à Rabat, avec ses compagnons de route.

«Généralement, nous dépendons des gens qui sont en Europe, il y a qui, qui a un cousin, qui, qui a quelque euh chose, une femme, un grand frère et tout ça, ce sont les « sponsors » de notre voyage, et maintenant pour voyager ici au Maroc, nous nous organisons, il y a beaucoup de voies, pour euh voyager. (...) Nous on partage le loyer en quatre, 500 dirhams¹⁷ pour une petite maison là, avec deux chambres.(...) Bon, pour survivre, pour la nourriture, on fait ceci, on évalue, on dit par exemple, on doit « portionner » deux sacs de farine, de *smida*¹⁸, on va consommer euh, haricots, communément que vous appelez ici, euh, euh, *loubia*, et on fait un état des lieux puis un état des provisions, on dit par exemple, pour que nous puissions nouer les deux bouts du mois, il nous faut une provision de 450 dirhams, et ça 150 DH, on garde ça comme argent frais, et on va par exemple acheter des poulets, des légumes et tout ça, bon on se retrouve dans une situation où pour nouer les deux bouts du mois, nous devons payer 500DH pour la maison et 450DH pour la nourriture, ce qui fait disons, environ 1000DH par mois, que l'on partage en quatre : 250, 250 , 250.... C'est à dire si tu as un partenaire, un accord où tu as seulement 25 euros, ou 30 euros par mois, tu peux nouer les deux bouts du mois. Et chaque jour vient où on peut passer du temps ici, et ça marche et tout, c'est comme

¹³ Pour la notion de commerce ethnique voir, Emmanuel Ma Mung, *Dispositif économique et ressources spatiales : une économie de diaspora*, R.E.M.I (Revue Européenne de Migration Internationale), vol. 8, n° 3, 1992 ; et Alain Tarrus, *Mondialisation par le bas : Les nouveaux nomades de l'économie souterraine*. Coll. Voix et regards, Balland, Paris, 2002.

¹⁴ Ils nomment ainsi les amis et parents qui leur envoient des fonds.

¹⁵ Comme Caritas, ou Médecins Sans Frontière.

¹⁶ Des religieux qui leur donnent l'aumône, des associations locales qui les aident ou même des anonymes.

¹⁷ Le cours du dirham oscillait au moment de cette enquête autour de 10,3 DH pour un euro.

¹⁸ Ce qui signifie « semoule ».

ça, vous voyez...nous essayons un peu d'orienter notre vie et, le but du problème c'est toujours le voyage, vous voyez...le voyage, bon. (...)

Ils apprennent bien ensemble à *passer* dans un nouvel environnement et à maîtriser les normes et valeurs qui y ont cours. Ils connaissent, comme nous venons de le voir, les noms arabes des aliments de base des marocains modestes. Ils savent où se les procurer, leur prix et leur nomination. Lorsqu'ils font le marché au souk, ils ne dépareillent pas avec la population globale. Ils ont cette formidable capacité d'adaptation et savent se fondre dans la masse tout en gardant leur identité et leur projet migratoire

En plus d'une certaine complémentarité économique, et en plus des associations commerciales, de nombreux couples mixtes se forment au Maroc, autant entre autochtones et étudiants subsahariens régulièrement installés qu'avec des trans-migrants dit « clandestins ». Ce sont essentiellement les filles marocaines qui se lient avec des africains noirs, et exceptionnellement des marocains. Souvent les couples mixtes ont pour projet de passer ensemble en Europe. Dans les quartiers populaires où ils vivent, les habitants sont bien plus habitués à un cosmopolitisme - qui pourrait déboucher sur une conception originale de la citoyenneté - que ne le laisserait croire le sens commun. Sens commun essentiellement véhiculé par les médias et par les clichés réduisant ces quartiers à la seule pauvreté et aux fantasmes liés à la peur justement de cette pauvreté. Pourtant il y a bien une très grande méconnaissance de la part des marocains sur la vie et l'origine de ces trans-migrants, les marocains en général savent peu de choses sur l'Afrique contemporaine. Leurs connaissances se limitent souvent à l'histoire des échanges religieux ou du passé esclavagiste du Maroc : ils qualifient parfois les africains noir de Sénégalais en référence aux *Tijanis*¹⁹ qui viennent depuis des siècles en pèlerinage au Maroc, ou de Sahraoui et de *Janoubi*²⁰, ou encore mais négativement cette fois et plus péjorativement de *azzi*²¹, comme si ils étaient les descendants des esclaves. Les marocains ne connaissent généralement pas l'histoire contemporaine des pays d'où viennent ces trans-migrants, et n'ont aucune idée de leur mode de vie actuel. Donc, il faut bien que ces trans-migrants fassent l'effort de montrer à leurs voisins marocains qu'ils ont un mode de vie relativement proche du leur, afin de sortir des préjugés qui « collent » à leur peau, et ainsi organiser leur complémentarité et leur mixité autour de points communs.

¹⁹ Confrérie religieuse musulmane dont la majorité des adeptes se trouvent au Sénégal.

²⁰ Littéralement sudiste, pour désigner les tribus du sud marocain qui sont le plus souvent noir de peau.

²¹ C'est un terme raciste que l'on pourrait traduire par « nègre ». Les sociétés maghrébines ont développé durant des siècles l'esclavagisme de servage : le travail forcé des *aabid* (esclaves en Arabe), essentiellement des noirs africains (même s'il y a eu des « blancs » européens et chrétiens), était destiné e aux tâches domestiques ou aux services sexuels.

A Rabat par exemple, lorsqu'ils viennent dans le centre ville ou dans le quartier de l'Agdal²² c'est toujours bien apprêtés selon les valeurs qui y ont cours, afin de ne pas renvoyer l'image négative de « clandestins » que les médias leur ont fabriqué, ni celle d'habitants des quartiers populaires dans lesquels ils vivent. Lorsqu'ils se promènent dans ces espaces, ils se font généralement passer pour des étudiants. Mais lorsqu'ils font les courses dans leur quartier, ils ne se préoccupent pas tant que ça de leur apparence. Ils ne vont pas se parfumer ou s'habiller de manière plus élégante. Ils n'ont pas à se justifier vis-à-vis des populations qu'ils côtoient dans ces quartiers populaires. Dans le brouhaha du souk, ils passent plus inaperçus que des marocains dont la dégaine trahit, par leur apparente « occidentalisation », une appartenance aux quartiers aisés de cette ville où l'on fait ses courses dans des épiceries « modernes » ou au supermarché. Eux, se fondent dans le décor. Personne ne les regarde de travers, avec soupçons. Ils croisent des personnes qu'ils connaissent et s'arrêtent décontractés parler un peu dans leur dialecte, pour se donner des nouvelles des uns et des autres. Ils connaissent des commerçants, plaisantent et marchandent avec eux. Bref, ils font partie de cet ensemble.

Alors qu' « en ville », que ce soit au centre ou à l'Agdal, ils ne sont pas à l'aise : les regards des marocains sont plus pressants, étonnés, suspicieux, voire hostiles. « Est-ce des étudiants ou des clandestins dont on parle à longueur de temps à la télévision ? », lit-on dans leurs regards. Mais le fait d'être habillés « à la mode » comme il se doit dans ces lieux, de se comporter selon les règles de ces espaces, et parfois avec des marocains issus de ces espaces, légitime totalement leur présence. Cela illustre leur capacité de s'engager et de se désengager de certains ensembles, de jouer sur plusieurs espaces et d'utiliser des « médiateurs » et le savoir-circuler des autochtones, afin de passer les frontières, toutes les frontières. Les trans-migrants les débordent constamment mais savent le faire discrètement en évitant le conflit avec les identités locales. Pourtant leur présence est claire pour les marocains : ils sont désignés, montrés du doigt, assignés dans des quartiers, font l'objet de rumeurs, de textes législatifs. Mais ils savent échapper à tous ces stigmates et arrivent à ne pas les porter car ils les identifient rapidement et s'adaptent en fonction.

²² quartier construit sur le mode urbain de l'habitat « moderne » avec un nombre considérable de lieux dédiés aux loisirs « modernes » et à la consommation : cinéma, boîtes de nuits, café, restaurant, boutiques etc. Ces espaces sont principalement investis par les rbatis ayant un pouvoir d'achat conséquent.

4- La migration des Africains subsahariens au Maghreb : un nouvel espace de conflit ?

Les sociétés maghrébines se trouvent aujourd'hui confrontées à de nouveaux espaces de circulations qui sont connectés par un ensemble de liens sociaux denses et complexes et qui émergent et débordent quasi-systématiquement leurs institutions et leurs cadres nationaux de socialisation et de production identitaire.

Ainsi, les trans-migrants subsahariens s'organisent en *collectifs* et établissent des réseaux transnationaux d'entraide et de coopération en se basant sur leur complémentarité : ils se *rassemblent* parce que leurs projets se *ressemblent*. Puis, ils apprennent collectivement à traverser les frontières ethniques, politiques, sociales et matérielles. En *passant* sans cesse d'un ensemble à un autre, ils expérimentent de nouvelles façons de concevoir l'altérité et la solidarité. Ils tissent également des liens avec certains autochtones : soient parce qu'ils comptent s'installer plus durablement dans un territoire, soit pour organiser leurs futurs *passages* dans d'autres lieux. Mais pourtant, ce qui est en jeu ici, c'est que l'espace ouvert à ces nouvelles formes de circulation est un espace traversé par de formidables tensions qui s'imposent aux acteurs, qui dépassent les frontières nationales et qui s'ancrent dans une structure globale. Au Maghreb, ce phénomène migratoire implique des changements qui sont en cours entre les groupes, les individus, l'Etat et le territoire. Ces nouveaux acteurs transnationaux, qui charrient avec eux leurs réseaux relationnels et s'associent entre eux et avec certains autochtones au-delà des allégeances traditionnelles aux Etat-nations et aux ordres sociaux qui les caractérisent, redessinent de nouveaux jeux d'évitement, de négociation, de pouvoir et de domination dans cette région du monde.

Si les états centraux du Maghreb ont peu de chances de juguler entièrement un mouvement migratoire d'une telle ampleur, les injonctions²³ de l'U.E qui continuent de les solliciter pour

²³ Lire à ce propos, Abdelkrim Belguendouz, *Maroc coupable d'émigration et de transit vers l'Europe*, Impression Boukhili, Kenitra, 2000.

plus de contrôles, ne font qu'amplifier les tensions : les logiques légalistes menées « par le haut » se confrontent aux logiques de mobilités menées « par le bas » par des *associations* temporaires de populations aux origines diverses. Cette confrontation peut faire le lit de conflits qui, à terme, peuvent devenir ravageurs, car face à la peur irrationnelle de l'Europe qui se sent « assiégée », les acteurs de ces mouvements migratoires sont déterminés à réussir leur projet. Alors que les réseaux migratoires et les collectifs font preuve d'un cosmopolitisme novateur en organisant au-delà des origines, et parfois même des finalités, des coopérations, entérinant ainsi socialement le caractère civilisateur de tels espaces de confluences, les décideurs, quant à eux, continuent de reproduire les dominations affermissant les dépendances et les inégalités amplifiées par la « mondialisation » des échanges menée « par le haut », souvent au détriment des peuples de cette région du monde.

ALIOUA Mehdi.